COMPTES RENDUS

Mireille BRÉMOND, *Marguerite Yourcenar, une femme à l'Académie. Malgré eux, malgré elle...*, Paris, Classiques Garnier, « Études de Littérature des XX^e et XXI^e siècles », sous la direction de Didier ALEXANDRE, n°79, 2019, 156 p. Ouvrage publié avec le soutien du Laboratoire interdisciplinaire de droit des médias et des mutations sociales (LID2MS, EA4328) d'Aix-Marseille Université.

Dans cet ouvrage rédigé trente ans après la disparition de Marguerite Yourcenar, riche en repères bibliographiques (on y décompte 78 sources), Mireille Brémond mène à bout une enquête exhaustive concernant le long cheminement qui a abouti à l'élection de Marguerite Yourcenar à l'Académie française, le 6 mars 1980. S'agissant de la première femme à être admise dans cette forteresse masculine créée en 1635 par le cardinal Richelieu, cet ouvrage se propose de cerner les enjeux que cette élection a représentés pour les académiciens, pour la cause des femmes et pour Marguerite Yourcenar en particulier, à une période où la France traverse des mutations socioculturelles et où l'image de la femme prend une place et une envergure de plus en plus prépondérantes.

L'ouvrage est constitué de cinq parties : dans l'« Introduction » on évoque la disparition de Roger Caillois, en décembre 1978, laissant vacant le fauteuil 3 (parmi les 40 fauteuils de l'Académie). À partir de ce moment, plusieurs éléments vont jouer un rôle décisif qui mènera Marguerite Yourcenar sous la Coupole deux ans plus tard : l'obstination de Jean d'Ormesson, une campagne médiatique de grande ampleur, l'évolution des mentalités et la pression de l'opinion publique concernant les nouveaux rôles que la femme en France est appelée à jouer ; sans compter un élément décisif : la personnalité de Marguerite Yourcenar. Cette élection gardera le sceau de plusieurs paradoxes : Yourcenar vit en Amérique du Nord,

elle n'a pas conservé sa nationalité française ; bien qu'elle ait la réputation d'être « antiféministe », par son couronnement comme académicienne elle deviendra le symbole des revendications féministes ; elle affiche une certaine indifférence envers son élection mais en même temps elle participe à une campagne médiatique d'une ampleur exceptionnelle.

Le premier chapitre « Une femme à l'Académie ! » porte sur l'annonce de l'élection de Marguerite Yourcenar à l'Académie : le télégramme à la fois laconique et distant de Jean Mistler, Secrétaire perpétuel de l'Académie française avec les félicitations de rigueur, daté du 7 mars 1980, ainsi que celui du Président de la République, Valéry Giscard d'Estaing et du roi Baudoin de Belgique datant du jour même de l'élection, le 6 mars. La presse française et belge a aussi commenté largement l'événement, ayant anticipé et présenté la candidature de Yourcenar comme acquise.

La campagne a été agitée : Jean d'Ormesson qui s'est toujours défendu d'avoir intrigué pour l'élection de Yourcenar lui a conseillé de faire les démarches pour obtenir à nouveau sa nationalité française – elle avait acquis la nationalité américaine en 1947 et elle acquerra à nouveau la française en décembre 1979. Sont favorables à cette élection les académiciens Jean d'Ormesson, Félicien Marceau, Maurice Rheims, Jean-Jacques Gautier, Eugène Ionesco, André Roussin, Maurice Schumann, Jean Delay, Alain Decaux, Étienne Wolff, Alain Peyrefitte, Michel Déon et Edgar Faure ; leur argument est qu'il s'agit d'un grand écrivain. Ceux qui s'y opposent sont des traditionalistes « souvent remarquablement spécieux » : Jean Dutourd, André Chamson, Maurice Druon, Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil, René de Castries, Pierre Gaxotte. Jean Mistler craint « une scission dans l'Académie ». De son côté, Hélène Carrère d'Encausse n'hésite pas à comparer, sur le site de l'Académie française, en 2012, ce farouche combat à la Querelle des Anciens et des Modernes au XVII^e siècle.

Néanmoins, Yourcenar se plaît à imposer ses propres règles : elle refuse l'épée et le costume d'académicien et portera une robe de Saint-Laurent. Lors de son discours de réception à l'Académie, elle évoque les femmes qui auraient dû l'y précéder et sur un fond de raillerie très subtil elle justifie les académiciens de ce refus :

Madame de Staël était étrangère, George Sand menait une vie turbulente, Colette n'avait pas sollicité leurs voix.

D'autre part, le lendemain de sa réception à l'Académie et de son discours en hommage à Roger Caillois, la presse parle d'un « chef-d'œuvre ». Elle en fera plus tard, dans *En pèlerin et en étranger*, l'essai sur Caillois « L'homme qui aimait les pierres ». Quant à Yourcenar elle-même, elle dit ne pas s'« enorgueillir » de cet « honneur si grand », « quasi fortuit » et, de sa part, « quasi involontaire » qui lui « est fait ».

Le deuxième chapitre « Le long chemin vers l'Académie » opère un retour en arrière pour discerner les étapes qui ont conduit Yourcenar sous la Coupole : la notoriété acquise lors de la publication de *Mémoires d'Hadrien* (1951) et de *L'Œuvre au Noir* (1968) et le Grand Prix de l'Académie française de 1977 pour l'ensemble de son œuvre, à quoi il faut ajouter l'article de Jean Chalon dans *Le Figaro* du 26 novembre 1977. Il est à signaler que les premières conséquences de notoriété apportées par *Mémoires d'Hadrien* ont été une nouvelle politique éditoriale (entre 1952 et 1968 on republie certains de ses ouvrages) et la mise en scène à Paris de sa pièce *Électre ou la Chute des masques*, qui suscitera un procès contre Jean Marchat. D'autres procès viendront et Yourcenar les gagnera tous.

Ensuite Mireille Brémond fait un rappel des ouvrages publiés dans le passé jusqu'à *La Couronne et la Lyre*, anthologie de poésie grecque, parue en 1978. Elle signale les prix littéraires et les distinctions honorifiques obtenus, dont : mai 1952, Prix Femina-Vacaresco pour *Mémoires d'Hadrien* ; en 1961 Yourcenar reçoit son premier diplôme de docteur *Honoris causa* discerné par le Smith College ; février 1963, Prix Combat pour l'ensemble de son œuvre et pour *Sous bénéfice d'inventaire* ; novembre 1968, Prix Femina pour *L'Œuvre au Noir* ; juin 1968, Doctorat *Honoris Causa* du Bowdoin College.

Le 27 mars 1971, Yourcenar est élue à titre de membre étranger à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et a été reçue par Carlo Bronne, en présence de la reine Fabiola. La nouvelle élue n'y est jamais revenue à cause de la maladie de Grace Frick qui décédera en 1979.

Après deux romans primés et la consécration de l'Académie royale de Belgique, la reconnaissance de Yourcenar s'accroît : Jean Blot lui consacre une première longue étude (*Marguerite Yourcenar*, Seghers, 1971), étude que Yourcenar n'appréciera guère ; avril 1972, Prix du Prince Pierre de Monaco ; décembre 1978, après la parution de *Souvenirs pieux*, Grand Prix national des lettres ; 1972, l'Ordre de Léopold en Belgique, et Chevalier de la Légion d'Honneur, en France ; décembre 1974, l'Ordre national du Mérite. En 1977, avec la parution d'*Archives du Nord*, lui sera attribué le Grand Prix de l'Académie française pour l'ensemble de l'œuvre. Ceux qui s'opposeront à sa candidature à l'Académie ne pourront arguer d'un manque de talent pour refuser l'admission de Yourcenar. Vers la fin de l'année, Jean Chalon, puis Jean d'Ormesson et Jean Guéhenno lui proposent de se présenter à l'Académie mais sa réponse sera un refus poli. Et pourtant l'écrivaine annonce à ses amis la visite des journalistes pour des émissions à la radio ou à la télévision : entre 1977 et 1977, on voit défiler entre autres Jean Montalbetti et André Mathieu ; Philippe Dumay et Jerry Wilson ; Matthieu Galey, l'équipe de *Marie-Claire*, Jacques Chancel et Bernard Pivot. Jean d'Ormesson insiste encore une fois auprès de Marguerite Yourcenar en évoquant la place vacante de Roger Caillois. Cette fois l'écrivaine se montre plus sensible : elle accepte si elle ne doit pas poser sa candidature ni résider à Paris de façon intermittente ; refuser cet honneur serait insulter la littérature française ; elle serait « honorée » de succéder à Roger Caillois.

Le troisième chapitre « Les enjeux d'une élection » examine les défis de l'élection de Marguerite Yourcenar sous trois perspectives : pour ceux qui l'ont portée jusqu'à l'Académie, pour les femmes en général et pour la vie et la carrière de l'écrivaine. Concernant la première perspective, il est évident que le talent indéniable de Yourcenar a découragé les opposants pour lui faire résistance ; concernant les femmes, les orientations nouvelles de la société française ont joué un grand rôle, car la cause des femmes avait gagné beaucoup de terrain depuis le début des années 70 ; pour ce qui est de sa carrière, Yourcenar allait enfin jouir d'un accueil sans précédents. Depuis 1971 Roger Caillois exprimait son vœu à

Jacques Kayaloff – dont Yourcenar était l'amie commune – de la voir intronisée à l'Académie. D'autre part, pendant la Seconde guerre mondiale, Caillois avait travaillé à la revue *SUR*, fondée par Victoria Ocampo, créant par la suite avec l'aide de celle-ci, la revue *Les Lettres françaises* qui avait comme but de publier des textes d'écrivains français exilés et qui a connu une forte renommée. Trois articles de Yourcenar y ont été publiés.

Quant à Victoria Ocampo, figure marquante de la vie intellectuelle argentine et sud-américaine, elle a eu une grande influence sur Roger Caillois et est devenue, en 1936, présidente de l'Union des Femmes argentines, ayant elle-même participé à sa création. En 1977, Victoria Ocampo devient la première femme à être admise à l'Académie Argentine des Lettres. Hésitant à en faire partie, elle finit par accepter pour ne pas bloquer l'entrée de l'Académie aux femmes. L'attitude de Victoria Ocampo, dont les motivations concernant les femmes étaient aux antipodes du féminisme yourcenarien, a sans doute incité Roger Caillois à encourager Yourcenar à poser sa candidature à l'Académie. Plus tard à l'UNESCO, Caillois rencontrera Jean d'Ormesson avec qui il va travailler pendant de longues années. Le combat de ce dernier pour frayer une voie qui mènerait Yourcenar sous la Coupole semble alors logique, surtout après la mort de Caillois. Mais Jean d'Ormesson va se heurter au refus de Yourcenar qui parle de son impossibilité de venir à Paris, de l'état de sa santé et des projets d'écriture en cours. Plusieurs autres suivent l'exemple de Jean d'Ormesson (Thérèse de Saint-Phalle, Maurice Schumann, Jean Guéhenno...). Yourcenar cède alors quelque peu : elle ne fera pas acte de candidature, mais acceptera l'honneur si jamais elle est élue. Son attitude est très réservée car elle ne veut faire aucune concession. Elle refuse par ailleurs de faire les visites qui s'imposent aux académiciens.

C'est de la sorte que les Modernes ont gagné le 6 mars 1980. La presse n'hésite pas à faire de cette élection un porte-étendard de la cause féministe. On ne peut plus continuer à exercer la ségrégation à l'égard des femmes. Le grand paradoxe de cette élection, c'est que ceux qui sont *contre* s'inscrivent *contre* la femme et ceux qui sont *pour* le sont parce qu'elle n'écrit pas comme une femme. Quant à

Yourcenar, nul doute : elle n'approuve pas les mouvements de « libération » féminins qui aspirent entre autres à imiter les hommes. L'élection de Yourcenar prend donc des allures politiques dans une société qui a du mal à s'affranchir des préjugés d'origine patriarcale. Il s'agit, en fin de compte, de l'élection d'une femme qui ne veut pas être candidate, élue par une assemblée masculine qui ne veut pas de femmes et d'une femme servant, malgré elle, la cause des femmes et des féministes.

Devenue académicienne, Yourcenar a droit à des honneurs officiels, universitaires et littéraires et reçoit, en octobre 1983, le Prix Érasme à Amsterdam. Du côté de la recherche, en avril 1987 est créée, avec son accord, la SIEY (Société Internationale d'Études Yourcenariennes) dont le premier bulletin paraît en 1987 et qui organisera à Tours son premier colloque l'année suivante sur le thème « Marguerite Yourcenar et l'art ; l'art de Marguerite Yourcenar », dont les actes paraîtront en 1990. En 1982, sous l'instigation de l'académicienne on crée la Fondation Marguerite Yourcenar pour la sauvegarde de la flore et la faune ainsi qu'une réserve naturelle au Mont-Noir, sous l'égide de la Fondation de France.

Le quatrième et dernier chapitre, « Les pensées secrètes de Marguerite », fait une mise au point sur une éventuelle et possible stratégie de Yourcenar pour parvenir à l'Académie : après *Mémoires d'Hadrien* le comportement de l'écrivaine à l'égard de l'argent, des éditeurs et de son œuvre va connaître des mutations sensibles. Sa volonté de laisser une œuvre respectée et reconnue, associée à un besoin de liberté a été à la base de sa fermeté et de son intransigeance. Les honneurs reçus ont dû faire les détours qu'elle demandait ; cette attitude demeurera inchangée lors de son élection à l'Académie : le système qui l'a portée au sommet de la gloire a été mis en place par elle-même tout en créant patiemment un réseau dans les milieux littéraires belges et français, ce qui lui a permis d'avoir des admirateurs et des amis dans les jurys ou dans les différentes Académies.

Mireille Brémond fournit trois hypothèses du refus de Yourcenar de présenter sa candidature à l'Académie : soit une attitude d'orgueil pour éviter l'échec assuré, soit un dédain d'aristocrate qui n'a rien à

solliciter, soit une stratégie pour désarmer les opposants à sa candidature. Il y a sûrement un mélange des trois possibilités. Elle gardera ce dédain tout au long de sa vie à côté de l'image qu'elle construit d'elle-même dans la solitude américaine des Monts-Déserts. Mais l'immense correspondance témoigne des liens jamais rompus, toujours renouvelés au fil des années. L'essentiel pour elle était son œuvre, sa publication, sa réception, sa mise en valeur.

Cela fait naître un sentiment étrange : honnêteté de Yourcenar et duplicité en même temps. Après avoir construit une image très solide d'elle-même dans le monde littéraire, elle s'est fabriqué une image dans les médias sans oublier son indifférence aux honneurs qu'elle a accumulés pendant toute sa vie.

Vicente TORRES